

l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement sacerdotal et militaire a mis tout sous le joug, même les opinions ; quand l'homme imposteur a persuadé à l'homme armé qu'il tenait du ciel le droit d'opprimer la terre, il n'est plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeraient-ils pas sur les peuples de la zone torride ? Mais jamais je ne comprendrai par quelle fatalité la législation la plus heureusement combinée qui ait jamais existé a pu préférer l'intérêt de quelques-uns de ses négocians au cri de la nature, de la raison et de la vertu.

xxx.  
A quel degré  
la population  
s'est-elle  
élevée dans  
l'Amérique  
septentrionale ?

L'Amérique septentrionale compte environ quatre cent mille noirs. Le nombre des blancs s'y élève à deux millions cinq ou six cent mille, si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Les citoyens doublent tous les quinze ou seize ans dans quelques-unes de ces colonies, et tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication si rapide doit avoir deux sources. La première est cette foule d'Irlandais, de Juifs, de Français, de Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Salzbourgeois qui, fatigués des vexations politiques et religieuses qu'ils éprouvaient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La seconde source de cette étonnante multiplication est dans le climat même des colonies, où l'expérience a démontré que la population doublait naturellement tous les vingt-cinq

ans. Les réflexions de M. Franklin rendront cette vérité sensible.

Le peuple, dit ce philosophe, s'accroît partout en raison du nombre des mariages ; et ce nombre augmente en proportion des facilités qu'on trouve à soutenir une famille. Dans un pays où les moyens de subsistance abondent, plus de personnes se hâtent de se marier. Dans une société vieillie par ses progrès mêmes, les gens riches, effrayés des dépenses qu'entraîne le luxe des femmes, forment le plus tard qu'ils peuvent un établissement difficile à cimenter, coûteux à maintenir ; et les gens sans fortune passent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfants ; les domestiques n'en ont point ; et les artisans craignent d'en avoir. Ce désordre est si sensible, surtout dans les grandes villes, que les générations ne s'y reproduisent même pas assez pour entretenir la population à son niveau, et qu'on y voit constamment plus de morts que de naissances. Heureusement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vide des cités laisse un peu plus de place à la population. Mais, comme toutes les terres sont occupées et mises à peu près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés sont aux gages de celui qui possède. La concurrence, qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix ; et la modicité du gain leur ôte le désir, l'espérance, et

les facultés de se reproduire par les mariages. Tel est l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique offre un aspect tout opposé. Le terrain, vaste et inculte, s'y donne ou pour rien ou à si bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve en peu de temps un espace qui, pouvant suffire à l'entretien d'une nombreuse famille, y nourrira long-temps sa postérité. Ainsi les habitans du Nouveau-Monde se marient en plus grand nombre, et beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il se fait parmi nous un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique; et si l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au moins dans le nouvel hémisphère. Qu'on multiplie ces générations par celles qui en doivent naître, et l'on trouvera qu'avant deux siècles l'Amérique septentrionale doit avoir une population immense, à moins que des obstacles qu'il n'est pas aisé de prévoir n'en ralentissent les progrès naturels.

xxxj.  
Quelles sont  
dans l'Amé-  
rique septen-  
trionale les  
mœurs ac-  
tuelles?

Elle est peuplée aujourd'hui d'hommes sains et robustes, dont la taille est avantageuse. Ces créoles sont plus tôt formés que les Européens; mais ils vivent aussi moins long-temps. Le bas prix des viandes, du poisson, des grains, du gibier, des fruits, de la bière, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choses relatives à la nourriture. On est obligé de s'observer davantage sur le vêtement,

qui est toujours fort cher, soit qu'il arrive de l'Ancien-Monde, soit qu'il soit fabriqué dans le pays même. Les mœurs sont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'est ni poli ni corrompu par le séjour des grandes cités: il règne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie et le jeu, ces passions de l'opulence oisive, altèrent rarement cette heureuse tranquillité. Les femmes sont encore ce qu'elles doivent être, douces, modestes, compatissantes et secourables; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du soin et du progrès de leurs plantations, qui feront le soutien de leur postérité. Un sentiment de bienveillance unit toutes les familles; rien ne contribue à cette union comme une certaine égalité d'aisance, comme la sécurité qui naît de la propriété, comme l'espérance et la facilité communes d'augmenter ses possessions, comme l'indépendance réciproque où tous les hommes sont pour leurs besoins, jointe au besoin mutuel de société pour leurs plaisirs. A la place du luxe, qui traîne la misère à sa suite, au lieu de ce contraste affligeant et hideux, un bien-être universel, réparti sagement par la première distribution des terres, par le cours de l'industrie, a mis dans tous les cœurs le désir de se plaire mutuellement, désir plus satisfaisant sans doute que la secrète envie

de nuire , qui est inséparable d'une extrême inégalité dans les fortunes et les conditions. On ne se voit jamais sans plaisir quand on n'est ni dans un état d'éloignement réciproque, qui conduit à l'indifférence , ni dans un état de rivalité, qui est près de la haine. On se rapproche, on se rassemble ; on mène enfin dans les colonies cette vie champêtre qui fut la première destination de l'homme, la plus convenable à la santé, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces grâces, ces talens, ces jouissances recherchées dont l'apprêt et les frais usent et fatiguent tous les ressorts de l'âme, amènent les vapeurs de la mélancolie après les soupirs de la volupté, mais les plaisirs domestiques, l'attachement réciproque des parens et des enfans, l'amour conjugal, cet amour si pur, si délicieux pour qui sait le goûter et mépriser les autres amours. C'est là le spectacle enchanteur qu'offre partout l'Amérique septentrionale ; c'est dans les bois de la Floride et de la Virginie, c'est dans les forêts mêmes du Canada qu'on peut aimer toute sa vie ce qu'on aime pour la première fois, l'innocence et la vertu, qui ne laissent jamais périr la beauté tout entière.

Si quelque chose manque à l'Amérique anglaise, c'est qu'elle ne forme pas précisément une nation. On y voit tantôt réunies et tantôt éparées des familles des diverses contrées de l'Europe. Ces colons, en quelque endroit que le hasard ou leur

choix les aient fixés, conservent avec une prédilection indestructible la langue, les préjugés et les habitudes de leur patrie. Des écoles et des églises séparées les empêchent de se confondre avec le peuple hospitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation par le culte, par les mœurs, et peut-être par les sentimens, ils couvent des germes de dissension qui peuvent un jour causer la ruine et le bouleversement des colonies. Le seul préservatif qui doit prévenir ce désastre dépend tout entier du régime des gouvernemens.

Par gouvernement il ne faut pas entendre ces constitutions bizarres de l'Europe, qui sont un mélange insensé de lois sacrées et profanes. L'Amérique anglaise fut assez sage ou assez heureuse pour ne pas admettre une puissance ecclésiastique. Habitée dès l'origine par des presbytériens, elle rejeta toujours avec horreur tout ce qui en pouvait retracer l'image. Toutes les affaires qui dans d'autres régions ressortissent d'un tribunal sacerdotal furent portées devant le magistrat ou dans les assemblées nationales. Les efforts que firent les anglicans pour établir leur hiérarchie échouèrent toujours malgré l'appui que leur donnait la faveur de la métropole. Cependant ils participèrent à l'administration, ainsi que les autres sectes. Les seuls catholiques en furent exclus parce qu'ils se refusaient aux sermens que paraissait exiger la tranquillité publique. A cet égard le gouvernement de l'Amérique mérita les plus

xxxii.  
Nature des  
gouverne-  
mens établis  
dans l'Amé-  
rique septen-  
trionale.